

la célibataire

REVUE DE PSYCHANALYSE
clinique, logique, politique

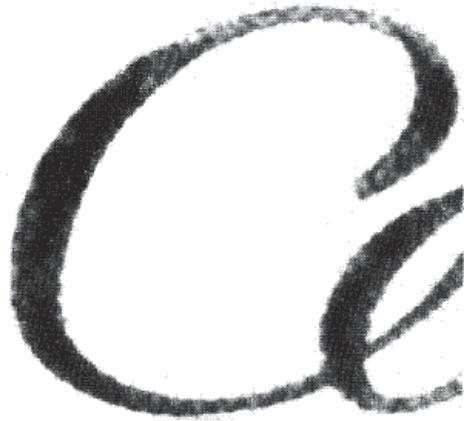
LA MALADIE D'AMOUR

*Marcel Gauchet et Charles Melman
avec Philippe Sollers*

n° 26
AUTOMNE
2013

la célibataire

Revue semestrielle



directeur Charles Melman

**rédacteur
en chef** Marc Nacht

**comité
de
rédaction**

Claire Brunet
Marie-Charlotte Cadeau
Roland Chemama
Charles Melman
Marc Nacht
Esther Tellermann

**Assistante
pour la
rédaction** Karine Poncet-Montange

**directeur
de la
publication**

Claude Dorgeuille †

Marc Nacht

administrateur

Martine Krief-Fajnzylberg

abonnements

Éditions EDK/Groupe EDP sciences
17, avenue du Hoggar
PA de Courtabœuf
91944 Les Ulis Cedex A, France
téléphone : 01 69 18 75 75
télécopie : 01 69 86 06 78
e-mail : subscribers@edpsciences.org

**création
graphique**

couverture : Double
maquette intérieure : Duplilog

éditeur

EDK
25, rue Daviel, 75013 Paris, France
téléphone : 01 58 10 19 05
télécopie : 01 43 29 32 62
e-mail : edk@edk.fr
site : www.edk.fr

impression

Corlet Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 158770

ISSN : 1292-2048
ISBN : 978-2-8425-4188-0

Les manuscrits sont à adresser à :
EDK, 25, rue Daviel,
75013 Paris, France

La Revue n'est pas responsable
des manuscrits qui lui
sont adressés

La maladie d'amour

I - Marcel Gauchet et Charles Melman

- 9 Séance du jeudi 18 octobre 2012
- 25 Séance du jeudi 15 novembre 2012
- 41 Séance du jeudi 17 janvier 2013
- 59 Séance du jeudi 21 mars 2013

II - Avec Philippe Sollers, Marcel Gauchet et Charles Melman

- 77 Séance du jeudi 16 mai 2013

Transversales

- 99 Charles Melman Aimons-nous encore les femmes ?
- 111 Marc Nacht La passion d'Hugo Arnold
- 117 Charles Melman Pair et père

Illustration de couverture d'après Gustave Courtois – *L'amour au Banquet*

Vj ku'r ci g'kpvgpvkqpcm{ 'ighv'dncpm

Coup d'envoi

IL N'EST PAS CERTAIN QU'AUJOURD'HUI CE SOIT PARTICULIÈREMENT l'amour qui régisse les relations entre contemporains, voire avec les contemporaines. En revanche, et peut-être à titre de conséquence, on aime l'amour, et furieusement parfois.

Que faut-il attendre, sinon espérer, de cette affection ?

Depuis *Le Banquet* de Platon, Lesbos, Rome et l'ante-Islam, le culte de l'amour divin, Dante et Pétrarque, les trouvères et la suite, dont Rousseau, on essayera de cerner les effets de cette puissante domination. Sans oublier que la cure psychanalytique est, en quelque sorte, une production expérimentale de l'amour authentique et que Freud avait la curieuse idée que la sortie de la névrose passait par la faculté de s'en affranchir. L'histoire du mouvement psychanalytique ne témoigne pas de sa réussite. L'amour – et son avatar : la haine, reste le plus fort. Avec quelques conséquences ?

Charles Melman



Vj k'ur ci g'kpvgpvkqpcm{ 'ighv'dn̄pm

I - Marcel Gauchet et Charles Melman

Vj k'ur ci g'kpvgpvkqpcm{ 'ighv'dn̄pm

Séance du jeudi 18 octobre 2012

Charles Melman : Comme vous vous en êtes peut-être rendu compte, nous sommes les uns et les autres, que nous soyons laïques ou religieux, les fidèles d'un Dieu tout-puissant ! Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il se prête à supporter l'amour de ses fidèles. Il est assez remarquable de constater que celui-là, d'abord, est un Dieu assurément universel. C'est déjà une surprise : voilà enfin une universalité au moins réussie et il est clair que sans avoir besoin de texte de référence, nous lui obéissons sans rechigner et même avec plaisir semble-t-il, quitte à accepter les actions les plus extrêmes et qu'aussi bien dans le domaine privé que dans le domaine public, il est susceptible de nous commander. Mais ces actions ou exactions, comme vous voudrez, ne viendront en aucun cas s'inscrire à son débit, et seront volontiers considérées comme les marques de l'effort que nous aurons fait les uns et les autres pour réaliser ce qu'il attend de nous !

Il nous a semblé qu'il pouvait être intéressant, sinon peut-être amusant, de tenter pour une fois, puisque ce Dieu comme vous le savez est toujours célébré de quelque côté que ce soit et même des côtés parfois les plus inattendus, c'est-à-dire ceux de la plus récente et plus moderne réflexion philosophique. Il nous a donc semblé peut-être intéressant, peut-être utile, de nous risquer à ce qui n'est à vrai dire jamais entrepris, c'est-à-dire d'accepter d'être vis-à-vis de ce Dieu légèrement divisé, car il exige de nous d'être totalement engagé. Mais là, peut-être essayé d'être légèrement divisé de sorte à avoir un peu de recul, un peu de retrait sur ce qui aussi universellement nous arrive et qui, aussi bien pour le privé que pour le public, peut nous conduire à certains embarras, à certaines difficultés. Voilà peut-être donc, puisqu'il s'agit sans aucun doute aujourd'hui de la dernière autorité que nous reconnaissions et que nous acceptons avec une façon aussi volontaire, la dernière sans aucun doute, il nous a semblé donc utile, et je suis très reconnaissant à Marcel Gauchet de bien vouloir s'engager

avec nous dans ce type de réflexion, donc utile de tenter au risque du blasphème, nous verrons bien si cela est entendu de la sorte, mais de tenter une approche qui je dis bien peut sembler utile dans cet effort que nous faisons les uns et les autres pour essayer si c'est possible de nous déprendre de, je ne peux pas l'appeler autrement, de cet infantilisme qui nous est spécifique. Si l'un de vous au cours de la discussion voudra bien nous dire ce qui à ses yeux caractérise un adulte, nous lui serons très reconnaissants de ce qu'il voudra nous apprendre sur ce sujet et donc, merci encore à Marcel Gauchet de bien vouloir engager le débat de ce soir !

Marcel Gauchet : Merci ! Je n'ajouterai que quelques mots sur l'intention qui nous a guidés. Charles Melman vient de dire l'essentiel. Pourquoi l'amour ? Pourquoi se risquer à essayer de dire quelque chose qui ne soit pas trivial sur ce sujet ? Parce qu'il nous a semblé qu'il se passait sur ce terrain quelque chose de profondément significatif.

Pour partir du plus superficiel, l'amour est à la mode. On ne compte plus les ouvrages à succès sur le thème. Les intellectuels médiatiques en quête de coups médiatiques, justement, ont repéré depuis un bon moment que c'est là que se situaient le filon qui marche et le marché le plus porteur. Alors, je ne vais pas vous livrer des listes que n'importe quel moteur de recherche peut vous fournir beaucoup plus exhaustivement que moi. Je découvre, d'ailleurs, que nous sommes pleinement dans le coup, nous-mêmes, sans l'avoir cherché, puisque je découvre dans *Le Monde* de ce soir que le prochain forum du journal portera justement sur l'amour. Nous sommes dans le *mainstream*, il faut s'en féliciter.

Charles Melman : Nous sommes copiés, nous sommes copiés !

Marcel Gauchet : Il n'est pas jusqu'à des philosophes réputés sérieux qui ne s'y sont mis. Alain Badiou nous a livré, voici peu, un retentissant *Éloge de l'amour*, après avoir affiché quelque temps auparavant, soit dit au passage, sa haine de Sarkozy. Faut-il y voir un lien ? Luc Ferry nous a entretenus d'une *Révolution de l'amour*, pas moins ! Une révolution destinée à transformer nos sociétés, le sous-titre de son livre disant l'ambition du propos : *Pour une spiritualité laïque*. Mais tout ceci pourrait n'être, après tout, qu'une écume sans portée s'il n'y avait derrière toute une série de faits et d'évolutions qui en confirment l'ampleur. Nous tenons là la pointe visible d'un phénomène profond, et même sans doute d'un phénomène majeur.

Pour aller cette fois à l'essentiel, cette montée de l'amour comme thème d'intérêt et discours social s'inscrit dans une montée bien plus large de l'affect comme référence et comme valeur. Les faits de langage et les faits sociaux se rejoignent dans le culte de l'émotion qui est au cœur de la culture médiatique et dont les effets rayonnent dans toutes les directions. Nous essayerons au moins d'en dégager quelques-unes. C'est du côté des neurosciences, d'une manière inattendue, que nous vient la consécration de la notion d'intelligence émotionnelle, par exemple, qui a des antécédents mais qui trouve, avec un auteur comme Antonio Damasio, une caution scientifique irréfutable.

En outre, ce déplacement d'accent théorique correspond à un changement social de grande ampleur qu'on pourrait appeler l'émergence d'un individualisme affectif. Un individualisme dont la présupposition est que le cœur de l'individualité, du soi individuel, réside dans la faculté de ressentir. Nous y reviendrons, c'est un changement d'optique anthropologique lourd d'implications, et d'implications pratiques pour commencer. Beaucoup d'entre vous, dans les métiers qu'ils exercent, ont l'occasion d'en mesurer l'impact au quotidien.

L'individualisme affectif ne concerne pas que l'amour, il concerne aussi bien l'amitié qui a aujourd'hui son institution planétaire avec Facebook, un réseau social qui doit regrouper maintenant pas loin du dixième de la population de la planète. L'amour autrement dit n'est que la partie la plus visible, la plus intense, la plus valorisée d'une nébuleuse affective qui tient une place grandissante à la fois dans l'existence réelle des personnes. « J'aime » ou « j'aime pas », voilà un partage du monde structurant, dans l'univers contemporain ! On nous invite en permanence à choisir. Cela compte beaucoup dans l'existence réelle des personnes mais aussi dans les représentations collectives, dans ce qui fait légitimité collective et dans ce qui est valorisé socialement.

Bref ! Il y a quelque chose comme une actualité de l'amour et c'est cette actualité que nous voudrions essayer de déchiffrer en croisant nos perspectives.

Cette actualité de l'amour est à déchiffrer comme un symptôme, un symptôme du grand déplacement anthropologique, de la rupture, de la révolution, de la mutation anthropologique, on ne sait trop la nommer, en train de s'opérer dans nos sociétés et qui forme notre commune présupposition, justifiant cette exploration en commun. Il y va tout à la fois d'un fait social, d'un fait culturel et historique dont les racines plongent très profond dans le passé, nous aurons à y revenir, et d'un fait psychique qui ne peut pas ne pas concerner au premier chef les psychanalystes, qui au passage n'ont jamais dit grand-chose sur cet amour dont pourtant les retombées de tous ordres les occupent passablement dans la pratique.

Avant de vous proposer quelques premières hypothèses sur la signification de ce symptôme, sur ses racines, sur ses tenants et ses aboutissants, je voudrais dire quelques mots sur la manière dont nous avons conçu les étapes de cette tentative ou de cette exploration, sans qu'il s'agisse bien entendu pour nous de nous enfermer dans un programme rigide, mais du moins faut-il quelques biscuits avant de s'embarquer.

Première de nos questions, donc, c'est par là que nous allons commencer aujourd'hui : À quoi correspond cette actualité singulière de l'amour qui, certes, n'a pas attendu le jour d'aujourd'hui pour préoccuper l'espèce humaine mais qui trouve dans notre contemporain le plus immédiat un écho probablement sans commune mesure antérieure ? Après tout, en effet, on pourrait se demander si nous ne sommes pas typiquement devant une illusion de perspective par rapport à ce qui serait une permanence de l'amour, une trans-historicité, voire une invariance de l'amour. C'est, vous le savez bien, la philosophie de l'histoire spontanée de la communauté psychanalytique. Il n'y a pas d'histoire pour elle, parce que l'inconscient ignore l'histoire, parce que les phénomènes psychiques dont s'occupent les psychanalystes, à leurs yeux, se situent dans une zone que l'histoire n'atteint pas, n'affecte pas, ou ne concerne pas. À voir ! C'est, je crois, ce autour de quoi nous ne cesserons de tourner au long de ces séances.

Deuxième étape, l'arrière-fond historique de ce moment de réactivation d'une très vieille affaire. De l'amour dans la philosophie grecque à l'amour romantique, en passant par la religion chrétienne comme religion de l'amour, il y a un sacré poids d'histoire derrière nos représentations et discours et tout ce legs est assez visiblement à l'œuvre dans le mouvement contemporain ! Comment ? Une fois qu'on a établi le lien, il s'agit d'en comprendre la nature. Les enfants ne ressemblent pas nécessairement à leurs parents.

Troisième étape, l'un des traits frappants de cette valorisation actuelle de l'amour est la confusion pour ainsi dire délibérée des genres d'amour. Amour sexuel entre personnes de sexes différents ou du même sexe, amour des parents pour leurs enfants, des enfants pour leurs parents, amour du prochain de l'âge chrétien ou amour du genre humain, dans un discours plus actuel : tout cela cohabite et se télescope. Qu'est-ce qui se signifie dans cette remarquable indissociation ou dans cette indistinction potentielle ?

Quatrième étape, cela nous mène droit à la question qui regarde plus directement les psychanalystes, la question du sexuel et le problème soulevé par l'ambiguïté, très remarquable elle aussi, du double mouvement actuel de sexualisation de la vie sociale et de désexualisation.

Cinquième et dernière étape enfin, question connexe de la précédente, quelle relation entre la montée de l'amour, pour s'en tenir à une expression facile, et la montée du féminin dans notre culture ? C'est très précisément, en l'occurrence pour ce qui nous intéresse directement, la montée du principe maternel. Car le prototype, ou le modèle de cet amour dont nous parlons tant pourrait bien se loger en dernier ressort du côté de l'amour maternel, devenu paradigmatic à l'intérieur des représentations du lien entre les êtres.

Après cet aperçu sur le cheminement que nous proposons, quelques mots avant de laisser la parole à Charles Melman, quelques mots rapides, en vrac, sur la nature de ce phénomène typique du contemporain et du grand remue-méninges humain qui s'y opère.

Ce qui pousse à prendre le phénomène très au sérieux, c'est qu'il s'inscrit au croisement du social et du psychique. Il a derrière lui un grand changement de société, il ne tombe pas du ciel, ses racines sont assez faciles à détecter. Un grand changement de société aux effets psychiques incalculables, la privatisation de la société qui engendre un type d'individualité nouveau dont on peut définir négativement le trait structurant : la déconnexion d'avec le collectif. Nous voyons apparaître un type d'individu qui n'a jamais existé dans l'histoire. Un individu constitué psychiquement dans sa personnalité la plus profonde en déconnexion d'avec la société à laquelle par ailleurs il appartient par toutes ses fibres. Cet individu privé, privatisé, a évidemment des horizons totalement changés dans ses rapports avec ses pareils et dans sa manière de concevoir ce que peut être le fonctionnement d'une collectivité.

Le point est directement connecté naturellement avec le changement dans la famille, et le changement du rôle de la famille au sein de la société. Le constat a été établi depuis un bon moment sans que peut-être on en prenne les termes suffisamment au sérieux en mesurant l'impact qu'ils comportent. Nous avons assisté, par une mutation d'une rapidité sans équivalent pour un phénomène de cette profondeur, à une désinstitutionnalisation de la famille. C'est une expression qu'on peut prendre, dans une version très superficielle, pour désigner simplement la décodification des rôles à l'intérieur de la vie familiale. Mais le phénomène porte autrement plus loin, la désinstitutionnalisation de la famille, ça veut dire que la famille n'existe plus en tant qu'institution. Depuis que quelque chose comme des familles existe, c'est-à-dire un ordre de la parenté, socialement sanctionné et défini, la famille constituait, comme on l'a beaucoup répété, un rouage de l'ordre social, la première cellule de la société, ce sur quoi s'édifie tout l'édifice collectif. Il en résultait un emboîtement des familles et du collectif qui a connu toutes sortes d'expressions civilisationnelles. Mais, dans notre culture, la famille institution avait son incarnation exemplaire dans un personnage que les

psychanalystes connaissent bien : « le père ». Le père, le magistrat familial, le chef de famille, c'est-à-dire celui par qui passe l'articulation de la petite société que constituait la famille avec la grande société. Il était le médiateur entre la micro-société constituée par la famille, avec sa mission de reproduction et d'éducation, et la grande société pour laquelle elle travaillait au travers de ce rôle de reproduction et d'éducation. Or, en une ou deux décennies, nous avons vu cet édifice millénaire s'écrouler, s'évanouir, avec des séquelles qui nous laissent encore dans l'incertitude la plus complète quant à leur étendue exacte. Nous avons vu naître une autre famille qui est une famille délestée du poids d'assumer la socialité. Une famille affective, une famille privée qui n'est plus construite que sur le choix mutuel des personnes à partir de critères intimes – pas seulement privés, parce qu'après tout la famille bourgeoise était elle aussi de droit privé, elle était une alliance entre des familles à des fins de perpétuation du lignage de la protection des biens, etc. Tout cela est bien connu. Donc, cette famille affective est devenue non plus un rouage de la société mais carrément, dans le plus grand nombre des cas, un refuge contre la société.

De là à constater qu'un certain nombre de difficultés se déclarent dans le champ de l'éducation, y a-t-il vraiment lieu de s'en étonner ? C'est là que ça se passe bien entendu. C'est là que la préparation des êtres à la vie sociale se joue et prend dans ce contexte des traits qu'on ne lui avait jamais vu. Nos enseignants de tous rangs depuis l'école maternelle jusqu'à l'université sont aujourd'hui confrontés avec véritablement une espèce nouvelle d'êtres, qui en appelle à une redéfinition complète de leur rôle et devant lesquels ils sont vraiment désemparés. Et comment pourraient-ils ne pas l'être quand on mesure l'ampleur de la rupture qui est intervenue ? C'est tout le statut de l'enfant qui dans ce contexte s'est trouvé complètement modifié. L'enfant, c'était d'abord la créature investie socialement puisque c'est sur elle que reposait l'avenir de la collectivité. Nous avons vu apparaître un enfant privé qui est un enfant du désir et, pour de bon, pour la première fois, un enfant de ses parents, avec toute une gamme d'investissements parfaitement originaux qui sont directement au centre, je crois, de notre réflexion.

C'est dans ce contexte que l'amour devient la figure idéale et normative du lien entre les êtres. On sait bien qu'il y a des tas de formes de liens entre les êtres qui n'en relèvent pas, mais justement c'est leur défaut. La norme, ce devrait être l'amour. Le lien idéal entre les êtres, c'est la reconnaissance amoureuse. Cela commence effectivement entre les parents et les enfants et cela s'étend en principe à la communauté entière du genre humain.

Je me borne au constat, nous pourrons revenir si vous le souhaitez, sur les raisons de cette transformation de l'organisation collective dans ses profondeurs. Ce que je

veux juste souligner et j'en termine là, c'est ce qui s'ensuit pour la teneur des rapports sociaux.

La primauté du lien privé entre les êtres, cela implique notamment la déformation de ces rapports, aujourd'hui devenue une norme. Elle se présente comme le contraire d'une norme mais elle est bel et bien une norme de tous les rapports entre les personnes. Idéalement ce qu'on peut tolérer au maximum comme neutralisation du lien affectif entre les personnes c'est le contrat, l'accord basé sur l'intérêt mutuel à défaut de la reconnaissance interpersonnelle. Mais, même à l'intérieur de cette sphère du contrat, la psychologisation des rapports sociaux est de règle. Pas besoin d'aller chercher plus loin la racine de l'extraordinaire difficulté que nos sociétés éprouvent à faire fonctionner des rapports d'autorité. Le rapport d'autorité ne marche que s'il est impersonnel. Il se trouve que hiérarchiquement, vous, moi, occupons une fonction qui nous met en position de représenter quelque chose qui n'est pas nous, mais qui est en général, l'efficacité de l'organisation à l'intérieur de laquelle nous nous inscrivons. C'est évidemment exercé par des personnes mais c'est tout aussi évidemment impersonnel, il y a quelque chose d'autre au-delà de ce qui fonctionne. Voilà qui est désormais la chose du monde potentiellement la plus inintelligible, et inconsciemment inintelligible y compris pour des gens qui souscrivent tout à fait aux principes en théorie, mais qui sont bien incapables de le mettre en œuvre dès qu'ils sont dans des rapports effectifs avec les personnes. Psychologisation des rapports sociaux, cela veut dire lutte à mort des consciences pour la reconnaissance comme le dit un très illustre auteur, et lutte, en particulier, dans tous les rapports marqués par l'organisation hiérarchique. Pas besoin, là non plus, d'aller chercher plus loin la source de nos questionnements autour du harcèlement moral, par exemple ! En effet, c'est un drame si mon supérieur ou mon subordonné, ça n'a aucune importance, ça joue dans les deux sens, ne m'aime pas. En plus de reconnaître la légitimité de ma position, il faut qu'il m'aime, sinon c'est un drame psychologique. Et là derrière encore, ultime prolongement, se noue un phénomène qui me semble bien difficile à décrire mais dont l'évidence me saute aux yeux, qui est l'intimisation des rapports entre les êtres. Intimisation qui peut être essentiellement fantasmatique, mais qui n'en a pas moins de puissants retentissements dans la réalité.

C'est là probablement que nous nous approchons peut-être de la racine de ce phénomène anthropologique après tout singulier qu'est l'amour. Il est propre aux humains. Oui, je sais bien les pigeons s'aiment, il y a des couples chez les rossignols, que sais-je encore l'éthologie contemporaine met sa passion à nous dire en gros que les animaux sont comme nous. Aucune particularité ! Sinon, on tombe dans le « spécisme » ! Il n'empêche, je continue de croire que l'un des phénomènes les plus spécifiquement an-

thropogènes est l'amour ! Et peut être que justement cette intimisation à laquelle nous assistons nous en dit quelque chose. Elle nous met devant ce qui est la plus grande énigme de la contradiction du désir à l'œuvre dans l'amour, à savoir son intime communication avec la haine, qui est un phénomène tout aussi spécifiquement humain, un marqueur anthropogène dont nous savons encore moins. De l'amour, au moins, on a beaucoup parlé. La haine, en revanche, on en a mesuré beaucoup les effets, ils sont assez palpables en général. Mais qu'est-ce qu'il y a là derrière, psychiquement parlant ?

Nous pouvons nous demander si ce beau discours de l'amour universel qui nous fait retrouver à de certains égards nos racines chrétiennes, ne dissimule pas quelque chose de tout à fait autre dans notre culture. Une culture bien pacifiée à beaucoup d'égards, effectivement nous nous entretiens de moins en moins et on peut s'en féliciter. Pour autant nous aimons-nous tellement plus ? J'ai des doutes sur ce chapitre.

Mais j'aimerais bien que des gens qui ont l'occasion d'entendre un discours où précisément le mensonge social est un peu neutralisé par une certaine nudité de l'inconscient nous livrent leur sentiment à ce sujet.

Charles Melman : Merci beaucoup. Après ce balisage du champ qui nous concerne effectivement, je focaliserai sur ce qui est l'expérience de cette affaire dont les psychanalystes ont, il faut bien le dire, le privilège. Je rappelle très brièvement, comme ça au passage, que Lacan a pu raconter qu'il avait quitté le mouvement surréaliste à cause de cette promotion de l'amour, y compris bien sûr de l'amour fou, opéré par André Breton et que cela ne lui semblait pas constituer un progrès ni intellectuel ni moral satisfaisant. En tout cas, c'était la raison pour laquelle il s'était séparé de ce groupe. Il est étrange que le moyen en quelque sorte expérimental de provoquer l'amour passe par des voix inattendues et qui sont celles que prend un sujet, un parlement dès lors qu'il s'installe sur un divan pour s'exposer à ce qu'on appelle la libre association, et en tant que celle-ci est adressée à un personnage pas forcément bien défini et qui se trouve là supposé l'entendre. Et que donc, il suffise d'une parole dont je ne dirai évidemment pas qu'elle est libre mais qui en tout cas est détachée de toute intentionnalité et de perception, de celui à qui elle s'adresse, cela suffit pour provoquer cette affaire dont de nombreux psychanalystes continuent évidemment de s'étonner, cette manifestation d'amour d'attachement à un « X » et dont le psychanalyste se trouve être là à l'occasion un représentant faute de mieux ! Cette épreuve qui témoigne qu'il y a dans la subjectivité de chacun d'entre nous, cette adresse qui s'est faite au long de notre formation à une instance insue de nous-mêmes et vis-à-vis de laquelle nous nous sommes trouvé exercer au premier chef une demande d'amour, ce qui se traduit

très exactement comme l'a évoqué Marcel Gauchet, une demande de reconnaissance exclusive et dans une relation qui s'organisera sur un mode duel en écartant tous les personnages qui viennent encombrer le champ perturbant de cette dualité espérée, souhaitée. Cette parole donc, dans la cure, vient s'organiser autour des griefs, des revendications, des malheurs, des malentendus des mécomptes qui ont pu perturber la perfection attendue, espérée, d'une reconnaissance duelle aboutissant dans ce qui est là une sorte de fantasme, à l'établissement d'un couple parfait et rendu d'autant plus parfait que non seulement les sentiments y seraient réciproques, mais que les formes de l'un et de l'autre viendraient là à se confondre, à se fusionner et que ces deux finiraient par ne plus que faire qu'UN.

Pourquoi, du même coup, est-on amené à pouvoir parler de l'amour comme étant un symptôme, ce que vous avez très justement évoqué tout à l'heure ? Dans la mesure où dans cette vocation propre à chacun d'entre nous de chercher cette assumption duelle pour se ramener à « Un », on perd bien entendu une méconnaissance radicale des partenaires en cause, garantie le ratage de la relation, garantie aussi donc on peut le vérifier, sa précarité comme si au bout d'un certain temps se produisait inévitablement soit l'épuisement de la passion, soit ce qui n'est pas exceptionnel évidemment, le retournement en haine. Cela venant nous témoigner que finalement l'amour est antithétique à la structure du signifiant parce qu'il y a quelque chose qui dans notre rapport au langage fait que le signifiant résiste pour nous assurer, pour nous garantir cette forme de réalisation, voire d'érotomanie puisqu'elle est à l'occasion si fréquente et qu'il faut quand même la faire venir ici ; les romanciers évidemment s'étalent à juste titre sur le thème qui est ce qui nourrit alors leurs fonds de travail pour ne pas utiliser un autre mot. Il n'est pas spécialement favorable au sexe. À l'époque où je lisais avec passion des romanciers, je m'émerveillais de voir comment ceux-ci rendaient si bien compte de la façon dont les passions les plus extrêmes, non seulement entretiennent justement volontiers le ratage du rapport sexuel, mais sont une invitation à s'en dispenser et d'une manière qui là encore est étrange mais que la langue reprend bien : il est bizarre que les grands amours ont toujours, se profilant à l'arrière-fond, une dimension représentée par la mort, comme si elle était en dernier ressort une sorte de visée ultime, d'espoir, de terme supposé peut-être même réussi à l'exception de ce qu'il a pu constituer.

Un mot encore à partir de cette provocation à l'amour expérimentalement réalisée par l'expérience analytique. Il est bien évident que ce qui s'y révèle, c'est qu'il y a en chacun de nous cette grande aspiration à être aimé qui témoigne bien de notre faiblesse fondamentale, foncière, de l'état de dépendance dans lequel naturellement nous nous trouvons pour être toujours en attente de cet amour qui viendrait nous

reconnaitre comme « UN » et je viens de l'évoquer, non pas comme un « UN » parmi les autres, comme un frère ou une sœur parmi les autres, mais le « UN » privilégié, le « Un » à part. Et du même coup, de quelle façon ce besoin d'être aimé s'adresse à celui dont on l'attend et qui dans ce mouvement de réciprocité se trouve, on a presque envie – qui a commencé dans l'affaire ? Je n'en sais rien – mais en tout cas il se trouve lui-même investi par cette affaire ambivalente, bivoque qui va comme ça de l'un à l'autre en disant la réciprocité. Et donc l'amour de ce « UN », Lacan dira dans l'Autre, l'amour de ce Un dans l'Autre dont il est attendu la reconnaissance, ce qui revient en quelque sorte à dire, à avancer ceci – qui sera la formule peut-être la plus risquée que je me permettrai pour commencer ce soir – qu'avec l'amour d'une femme et réciproquement une femme pour un homme semble se dévoiler à cette occasion, se trouver enfin représenter le Dieu caché. Et on se doute, si ma proposition vous paraît bonne, on se doute dans ce cas-là que cette présentification se rencontre dans le champ de la réalité, non pas dans le désert et dans le dénuement, et du sacrifice mais dans le champ de la réalité, de la rencontre de celui ou de celle qui vient présenter le Dieu caché, on se doute dès lors évidemment de ce qu'il faut bien appeler l'érotomanie réciproque qui est susceptible de s'ensuivre, au mépris et on s'en glorifie dans la circonstance de toutes les autres considérations vulgaires, y compris celles qui concernent l'entretien de la vie y compris bien entendu celles qui peuvent concerner la sexualité. L'amour donc en tant que réussite assurant le ratage de la rencontre entre ce qui est la réalité d'un homme, la réalité d'une femme et en les vouant en quelque sorte dans cette passion réciproque à se louper, comme il est banal que cela s'éprouve, s'observe.

Desdémone et Othello, ils étaient formidables ! Il n'y a pas plus beau que ce qu'ils pouvaient éprouver et puis, il se trouve qu'entre ces deux-là, car vraiment ils ne faisaient que deux, deux réunis en un tout seul ! Bah il se trouve qu'il y avait un tiers, un tiers donc, Shakespeare lui a donné le nom de Iago où chacun peut y reconnaître cette instance tierce et qui dans les amours les plus sublimes justement, vient introduire cette fissure qui en dernier ressort on appelle en l'occurrence la jalousie, mais ce qui est là en cause, c'est qu'ils ne sont pas totalement l'un à l'autre parce qu'il y a du sexuel de côté. De telle sorte que finalement celui qui a raison dans l'affaire qui est-ce ? Ils ont cherché l'un et l'autre la plus belle des réalisations, ils ont rencontré ce tiers qu'il est difficile dans le meilleur des cas d'effacer, ne serait-ce que d'un coup de mouchoirs, et les voilà ramenés à ce qui est effectivement la présence du sexe en tant qu'il divise en tant qu'il sépare et je vais conclure là-dessus : Lacan a contesté cette idée freudienne qu'Eros était le Dieu de l'union, ce qui est vrai c'est qu'on voudrait admirer l'amour comme étant justement ce qui fait tenir l'ensemble ensemble, on ne

sait pas comment ça tient ensemble tout ça ? Donc, on a l'idée que peut-être s'appelle amour ce qui fait tenir comme ça l'ensemble ensemble, que ça ne se désagrège pas, ça se pourrait, on pourrait sortir d'ici et puis chacun se répartit de son côté, avec fin du commerce entre les citoyens. Lacan conteste cette idée qu'Eros est ce qui rassemble car s'il est susceptible effectivement d'attirer, de manifester, de permettre un intérêt de l'un pour l'autre il est aussi ce qui sépare définitivement, c'est-à-dire il est aussi bien facteur d'union que de dissociation. Et on voit bien comment dans cette affaire la substitution à Eros, d'un Dieu qui serait pur amour ne peut se faire justement qu'avec l'élimination, vouée à échouer, mais élimination de ce qui permet à un homme et une femme bien réels ceux-là, pas pris dans l'imaginaire du « UN » qui viendrait constituer à l'identique l'un pour l'autre, mais bien réel de pouvoir essayer, essayer de se connaître et de se reconnaître. Et donc, je dis bien et je l'ai évoqué tout à l'heure, il est étrange que sur ces questions, nous ne soyons pas finalement plus avancés, pas beaucoup plus avancés que les anciens, dans la comédie antique on assiste déjà, la comédie antique tombe volontiers autour de ce que sera le triomphe de l'amour sur le mercantilisme du « papa ». Le « papa » il a marié le fils à une riche héritière, de même de l'autre côté, l'amour a frappé et a gagné, et pourquoi pas bien sûr tout le monde s'en réjouit et on rit de la déconfiture du « papa » surtout quand il ne peut pas se rendre comme cela arrive je dirai, à la sagesse qui consiste à respecter l'amour des enfants, ce nouveau couple l'un pour l'autre, mais c'est présent déjà tout de suite. Nous n'avons pratiquement pas bougé sur ces questions, c'est assez extraordinaire. C'est assez extraordinaire ! Voilà, en guise d'introduction et peut-être que pour la prochaine fois où je serais amené à intervenir, je me permettrai un parcours philologique, et ce qui est assez, assez remarquable, c'est la façon dont entre Eros, Filia et Agapé comment ça va, comment ça marche d'une langue à l'autre. Je crois qu'à cette occasion nous découvrirons combien nous sommes admirables et finalement peut-être que nous arriverons à mieux nous aimer un petit peu... Voilà ce que je voulais vous dire.

Marcel Gauchet : Juste une question, avant de laisser les questions se manifester. Notre intelligence de l'amour n'a pas beaucoup progressé, je vous l'accorde bien volontiers, mais notre demande à son égard a augmenté, voilà le point qui, je le crois, mérite qu'on l'interroge et de la façon la plus triviale.

Du point de vue de la pratique psychanalytique, qu'est-ce qui dans le cours d'une longue carrière comme la vôtre vous paraît s'être le plus spectaculairement modifié dans l'attitude des analysants à l'égard de ce phénomène, dans la demande qu'ils en manifestent dans le rapport même à leur analyste, sans parler de leur comportement

remarquons que lorsqu'une femme a le pouvoir, dans le champ politique par exemple, c'est très simple : c'est enfin le vrai mec. Le vrai, celui-là au moins n'est pas châtré ! Il n'est pas castré.

On vient de pleurer, il y a huit jours, la mort de Madame Thatcher. Ça nous a fait sûrement beaucoup de peine. Madame Thatcher, c'est l'exemple même de celle que, légitimement, on peut pleurer, quand même. Madame Merkel, elle est superbe, et puis, nous, on a raté. On a raté Madame Royal, c'est-à-dire que... bon. Il est drôle d'avoir à dire ces évidences et que nous fonctionnions dans cette sorte de méconnaissance. C'est ça qui est drôle.

On s'interroge sur l'échec de la psychanalyse. Ne peut-elle, socialement au moins, faire reconnaître quelques-uns des éléments de base dans lesquels nous vivons, et puis aussi, l'échec d'une intelligence basique, dont on cesse d'entretenir les apparences... Alors, s'il s'agit en dernier ressort, pour assurer notre dignité d'être marqué par cet indice phallique, puisque ça revient à ça, s'accomplir comme homme ou s'accomplir comme femme, c'est à ça que socialement se reconnaître se faire reconnaître socialement et pour soi-même, faire reconnaître sa dignité, eh bien reconnaître que cet indice phallique, quoiqu'il soit de structure différente, ne concerne pas moins une femme qu'un homme, même si je dis bien qu'ils sont différents, on dit classiquement, un homme l'a, et une femme l'est, l-e-s-t-, on disait ça de mon temps, dans ma jeunesse, pour simplifier. En tout cas, ces indexes phalliques sont évidemment également distribués, quoique différents, et le problème du rond à trois, puisque Lacan s'est épuisé les dernières années de sa vie là-dessus, le problème du nœud à trois, c'est de savoir si nous sommes condamnés à jouir du phallus, en tant que jouissance prescrite, obligatoire et nécessaire, – jouir du phallus, c'est bien ce qui fait l'homosexualité masculine fondamentale, ça c'est le nœud à quatre –, si nous sommes condamnés à jouir du phallus ou bien, si notre organisation psychique est susceptible, sans pour autant devenir dingue, de se tenir à un nouage à trois, et où la jouissance pour un homme comme pour une femme devient l'objet petit *a*, cause du désir. Que le désir chez chacun soit vécu moins comme un devoir, comme une contrainte, comme une privation, comme un interdit de ce qui est le désir particulier de chacun, c'est-à-dire celui de son fantasme, mais que, autour d'un même objet, de l'objet petit *a*, un homme et une femme puissent se rencontrer, dans d'autres dispositifs que celui de cette altérité, de l'un pour l'autre, qui semble avoir des conséquences un peu, un peu désagréables.

C'était là-dessus que Lacan a terminé son parcours et c'est l'enjeu de ce dont nous essayons de débattre avec, bien entendu et fort légitimement, ce qui s'organise aussi-

tôt comme le fait qu'il y a des tenants du nœud à quatre, c'est très amusant. Il y a des tenants du nœud à trois, c'est très amusant aussi et puis il y a des tenants de pas de nœud du tout. C'est très intéressant, je veux dire, le fait que ce soit là, le genre de point qui évidemment, risque de paraître, pourquoi ne pas dire le mot, démiurgique, mais à défaut de prendre en considération ce point, c'est un autre monde de toute manière, une autre démiurgie qui est entrain de s'organiser, celle que je viens d'évoquer tout à l'heure, avec la mise dans le même sac et marqué du même trait phallique, des hommes et des femmes, autrement dit d'une homosexualité, finalement parfaitement régulière quelle que soit la différence anatomique des sexes et ou même quelle que soit la différence subjective de l'un et de l'autre. De toute manière, cette démiurgie, nous sommes en train d'y assister et il n'est pas inutile puisque nous fonctionnons dans ce petit domaine, qui est le nôtre, d'être informés un petit peu de tout ça, et voir comment nous pouvons, à la suite de Lacan, qui a prévu ce qui se passe aujourd'hui, c'est-à-dire le nettoyage de l'instance paternelle évacuée du code de la famille, cela fait déjà un certain temps, et puis maintenant dans le nouveau code de la famille, se trouve évacué l'autorité paternelle. C'est un juriste brillant et très apprécié, qui s'appelle Carbonnier qui a inventé l'autorité parentale. Maintenant dans le nouveau code de la famille, l'autorité parentale va disparaître au profit de la responsabilité parentale ; c'est encore plus joli.

Voilà le monde dans lequel nous sommes partie prenante, parti pris ; autant prendre la mesure de ces diverses affaires.

